

CÉLIBAT : UN ITINÉRAIRE

Prêtre, célibat, sexualité. Dans la réflexion menée ici à ce propos, je voudrais – non sans quelque résistance intérieure – apporter mon témoignage. Témoignage : cela et rien de plus. C'est ce que j'ai vécu, tel que je le relis aujourd'hui. Paradigme ou exception ? C'est au lecteur de (se) le dire et de lire, s'il le veut, en contre-point ou en parallèle, sa propre expérience. Du choc des expériences ... peut-être quelques lumières ?

Les hasards de la vie – la Providence, disait-on alors – m'ont préparé très tôt à entrer tout naturellement, comme en douce, dans le célibat. Pas de femme dans les vingt-cinq premières années de ma vie. Sauf ma mère, bien sûr. Mais chargée depuis toujours d'un lourd fardeau d'angoisse, y compris, je me permets de le penser aujourd'hui, vis-à-vis de sa propre sexualité. Parfaitement aimante par ailleurs, elle était méticuleusement pieuse, maladivement scrupuleuse et activement pudibonde. Dans la maison familiale, pas de "mauvais livre" et tous les romans "vrais" en étaient ; pas de "mauvais journaux", ceux où traînait quelque "pin-up" à la mode "érotique" ... d'il y a soixante ans ! Pas d'histoires osées, pas même d'informations valables sur les "réalités de la vie". Et je n'ai pas eu de sœur, et partant ... d'amies de mes sœurs ! Et le temps n'était pas venu, chez moi moins qu'ailleurs, où un collégien parle sans complexe de sa "copine" à la table familiale. Rien de possible que les "Amaryllis de nos caboches" : en quête de molle évasion dans l'imaginaire. Au collège, intégralement masculin, je rencontre les seuls hommes qui m'impressionnent, dignes d'estime, de respect, des modèles ! : tous prêtres célibataires ...

Pas de femme et ... pas de corps. À dix ans, une maladie infectieuse me conduit en ces temps d'avant la pénicilline presque à la mort. Guéri après de longs mois, j'en reste physiquement surprotégé. Ni sports, ni scoutisme, pas de natation, pas de vélo, (pas de tabac non plus !) et à l'âge de la danse ... le séminaire ! Il est des heures cependant où je joue de mon corps : au ballet d'"acolytes" d'une paroisse urbaine à la liturgie richement, pompeusement ordonnée. Vêtue et gestuelle, représentation et mise à part, frôlement du sacré : c'est l'initiation que vit rituellement mon adolescence. L'accompagnent le travail scolaire où je réussis, le jeu de l'imagination où je m'évade, partageant l'un et l'autre avec un père aimé, partenaire lui-même quelque peu désincarné.

Éducation masculine close, identification aux "pères" célibataires, entrée initiatique dans le sacré ecclésial me conduisent ainsi sans heurts ni questionnement au "célibat imposé que, souvent, très jeune, on a accepté plus que choisi avant tout engagement dans la vie réelle".¹

Me voilà, frais ordonné, et pour quinze ans, professeur parmi quinze autres prêtres, dans un internat de garçons au bord de l'Ardenne, loin de toute agglomération. Je ne crois pas devoir renier le travail de formation intellectuelle et de structuration des caractères qui fut le mien. Et si mes élèves connurent "l'indigence d'un message qui n'était pas imprégné également du riche apport féminin" (dL), c'est qu'avec toute l'Institution je n'avais même plus "la possibilité de me rendre compte de l'inadaptation" (dL). Ils me semblent heureusement, pour la plupart – la vie étant la plus forte – avoir ensuite, sans perdre les acquis, compensé les carences.

Mais pour moi toujours tranquille, je vivais, heureux, célibataire, une "paternité virginale" sans coût, sans risque, toute donnée et exaltée par l'Institution. Vêtue et gestuelle à l'autel et sur l'estrade, autorité

¹ Pierre de LOCHT, *supra*. De même les autres citations du témoignage notées « dL »

respectée et mise à part valorisée tenaient debout ce personnage ensoutané, habitant du monde des cerveaux et des âmes.

Un jour, sans que j'y pris garde, le concret pesant, lourd, sale, violent parfois, exigeant mais passionnant faisait irruption. Ce paraît de l'anecdote, mais il est des faits-charnières. Les circonstances me dotaient sans préavis d'une puissante moto (rouge !). Admiration des adolescents pour l'engin et le pilote – enfin sportif – condescendance amusée des confrères pour cette lubie, faiblesse pas tout à fait de bon goût.

Et la terre immobile se mit à tourner. Pion qu'on déplace, je suis nommé en ville, professeur dans un institut de jeunes filles, en "clergyman" qui devient bientôt le complet veston de tout un chacun. Il me faut d'un jour au lendemain, au risque bien perçu de "couler", me donner un corps et découvrir un monde, le monde féminin. Pour l'un, ce fut, initiation nouvelle, patiente et longue, la pratique du yoga. Pour l'autre, ce furent "ces groupes de foyers où bien des prêtres ont découvert ... le monde féminin et où s'établirent d'égal à égal des relations avec des chrétiens adultes" (dL).

Dans ces groupes, dans le milieu nouveau d'une école féminine, dans le contact quotidien de la réalité urbaine, je commence "à prendre conscience en même temps de ma "corporéité", de ma propre affectivité, du besoin d'échapper au cloisonnement artificiel" (dL), mon mode d'être depuis longtemps, depuis toujours.

Le cheminement pour être "au complet" fut lent et progressif, d'abord au cours des années effervescentes des espoirs fous de Vatican II, pour buter ensuite, un jour, sur *Cœlibatus sacerdotalis* où, paradoxe, éclatait pour moi l'évidence d'une argumentation inconsistante, quasi autodestructrice, en faveur du célibat.

Je me (re)trouvais, enfin, comme quiconque, plongé dans la pâte humaine, hommes et femmes avec un corps, avec un cœur, *moi*, animé du furieux désir de vivre. J'étais devenu capable de *la* rencontrer.

J'arrêterai ici un témoignage qui cesse d'être le seul mien. Peut-être, en conclusion, certains de l'Institution s'en iront disant que j'ai quitté la voie haute et difficile pour la facilité ou, à l'inverse, que j'ai abandonné une vie sereine et lumineuse pour de lourdes et tristes histoires chamelles.

À ceux-là je répondrai de quelques lignes que j'emprunte à Éric VAN DER HEYDE, *Sale temps pour le sexe des hommes*, dans *Le Soir* du 3 janvier 97 :

"Il n'y a qu'une sexualité, celle du couple, avec son histoire, ses secrets, ses rires et ses pleurs, ses cris et ses chuchotements, une sexualité qui est ce chemin ne s'arrêtant jamais, dont la trace n'est rien d'autre que le signe de l'amour. La sexualité, la vraie : à la fois preuve irréfutable de l'amour et son pain quotidien".

Charles CHALANT
mars 1997

Publié dans HLM n° 67, avril 1997